

# STARSHIP TROOPERS

DE PAUL VERHOEVEN

## FICHE TECHNIQUE

USA - 1997 - 2h15

Réalisateur :  
Paul Verhoeven

Scénario :  
Ed Neumeier d'après le roman de  
Robert A. Heinlein

Montage :  
Mark Goldblatt  
Caroline Ross

Musique :  
Basil Poledouris

Interprètes :  
**Casper Van Dien**  
(Johnny Rico)  
**Dina Meyer**  
(Dizzy Flores)  
**Denise Richards**  
(Carmen Ibanez)  
**Jake Busey**  
(Ace Levy)  
**Michael Ironside**  
(Jean Rasczak)



**SYNOPSIS** Au XXIVème siècle, une fédération musclée fait régner sur Terre l'ordre et la vertu... exhortant sans relâche la jeunesse à la lutte, au devoir, à l'abnégation et au sacrifice de soi. Mais aux confins de la galaxie, une armée d'anarchistes se dresse contre l'espèce humaine.

## CRITIQUE

“Le futur est maintenant”, pourrait être la devise de *Starship Troopers*, film de science-fiction extrême qui relègue *Le Jour le plus long* au rang de promenade champêtre. Dans ce monde futuriste, où la Terre est devenue un régime fasciste, des étudiants de bonne famille, tout droit sortis d'un épisode de *Beverly Hills*, n'ont qu'un seul rêve : intégrer la glorieuse armée de la Fédération, chargée de faire régner l'ordre sur la galaxie. Mais nous ne sommes pas dans *Star Trek*, et l'interdiction d'ingérence n'a pas droit de cité. Aussi, quand les dirigeants découvrent qu'une peuplade d'arachnides déverse sur notre planète une horde de météores, il ne leur en faut pas plus pour



titiller la fibre ultra-nationaliste de leurs compatriotes et déclencher une guerre des étoiles particulièrement violente, sans passer par la case diplomatie. Nos étudiants *top models*, encore empêtés dans des triangles amoureux juvéniles, vont alors devenir de vraies machines de guerre, sans conscience ni scrupules, prêts à exterminer tout ce qui a huit pattes puisqu'on le leur a ordonné. Face au nombre grandissant d'*aliens* vindicatifs qui peuplent les écrans, **Starship Troopers** oppose une vision anticonformiste du genre, à la fois parodie roublarde et réponse radicale au panaméricanisme réac d'**Independence Day**. Mais, en mettant en scène la glorification béate d'un futur totalitaire, Verhoeven a subi l'attaque moralisatrice des critiques américaines, qui se fonde sur un principe dogmatique, celui d'une linéarité historique intouchable, chaque faute commise par l'humanité s'imposant en passé monstrueux que la bonne conscience se doit d'expectorer. En cela, il est des « conditionnels » que l'on ne doit pas suggérer, au risque d'être crucifié sur l'instant comme grand blasphémateur de l'éthique victorieuse. Appelez ça pensée unique, consensus mou ou hypocrisie déculpabilisatrice, peu importe. L'histoire présente ne doit pas être sujette à parallèles douteux, surtout si elle met en péril une unité nationale invoquée à tout bout de champ. Et si Hitler avait gagné la guerre ? si le monde d'aujourd'hui subissait une radicalisation des droites ?

si les valeurs morales du « plus jamais ça » étouffaient toute velléité critique sur la résurgence d'un fascisme bien pensant ? Il faudrait éradiquer le présomptueux qui ose s'aventurer dans de tels amalgames ! C'est ce qui vient d'arriver à Verhoeven, taxé de nazi dès la sortie de **Starship Troopers**, hymne à un ordre nouveau selon ses détracteurs. Aussi est-on en droit de s'interroger sur ce qui différencie la fascination ritualisée pour un système inhumain de l'interrogation qui en est faite à l'aune de son éventuel retour. Est-il à ce point impossible (incorrect) d'imaginer une Terre du futur dominée par un extrémisme inacceptable, ou est-il indécent de visualiser une humanité en devenir fasciste sans contrepoint moral, sans la petite touche scénaristique qui rassure le spectateur sur « l'irréalité » de la perspective ? Il semblerait que la seconde option soit à l'origine de l'opprobre dont **Starship Troopers** est l'objet. Pourtant, Verhoeven ne fait que reprendre le thème central de **Robocop** et **Total Recall**, à savoir la critique acerbe d'une Amérique actuelle en proie au patriotisme exacerbé, par le truchement d'un genre codé, la science-fiction. **Robocop** n'était-il pas déjà l'incarnation d'un ordre disciplinaire orchestré par un conglomérat politico-industriel ? Et la conquête de Mars dans **Total Recall** ne se fondait-elle pas sur les délires fascistes d'un politicien corrompu ? En cela, Verhoeven continue ses paradoxes temporels empuntés

à Philip K. Dick, auteur du **Maître du haut château**, pendant littéraire de **Starship Troopers**, qui imaginait la victoire écrasante de l'Axe. Pour appuyer son effrayante perspective, le réalisateur hollandais convoque à nouveau, comme dans **Robocop**, ces flashes télévisés parodiant les infos poujadistes de CNN, qui utilisent de manière hypertrophiée tout le champ lexical du fascisme. (...) Ce monde, tiré d'un **Melrose Place** facho (plusieurs acteurs proviennent de cette série télé), se construit donc sur un axe médiatico-publicitaire, chaque plan de ce futur ayant absorbé la réalité cathodique actuelle au point de la faire sienne. Ce n'est donc pas étonnant si le débarquement des soldats sur la planète arachnide reprend, à l'image près, celui des Marines sur la plage de Mogadiscio, ou si nos héros, devenus de vraies ordures après s'être trahis mutuellement (l'un d'eux porte un costume de la Gestapo), finissent par se retrouver le sourire aux lèvres, comme si rien ne s'était passé, comme si leur immonde idéologie était un *happy end* et non une mise en garde.

C'est en cela que **Starship Troopers** égratigne avec brio la forteresse du bien-pensant. En utilisant tous les codes visuels prémâchés de la société du spectacle (pub, défilés de mode, cinéma hollywoodien, racolage télévisuel), il ne fait qu'entraîner le genre, la science-fiction, dans son principe de mise en perspective des travers de notre société, jusqu'à son extrême limite. Aussi le



film, de par son ironie macabre sur un genre à la mode qu'il pense cinéraire, finit-il par ressembler, malgré ses moyens, à une réjouissante série B, courageuse, viscérale, libre en somme. Faisant fi de toute concession morale, le film suit une logique jusqu'au-boutiste d'un impérialisme ultraviolent, tout en galvanisant, par une rage de filmer la guerre sans commune mesure, les instincts ambigus du spectateur, fasciné par une logistique militaire et cinématographique publicisée (les effets spéciaux sont sans doute les plus impressionnants jamais réalisés), mais irrité par l'idéologie qu'elle sert. Une idéologie sans remise en cause narrative, sans personnage "moral" pour la critiquer, forcément provocatrice et gênante puisqu'elle place le spectateur face à ses responsabilités. Ainsi, quand ces guerriers ramboesques finissent par mettre la main sur le leader des arachnides, celui-ci ne peut prendre que la forme d'un cerveau ambulante, qui ne faisait que défendre son peuple contre l'agresseur humain, et qu'il fallait aller chercher bien loin pour que le spectateur comprenne qu'il s'agissait du sien.

Yannick Dahan  
*Positif n°444*

J'aimerais parfois être un cinéophile sans mémoire. J'aimerais mais bon, je ne suis pas dupe. Je n'ignore pas que ce sont les films vus qui font mon regard sur les films à voir, à l'image d'une pratique sexuelle où les «sui-

vants» sont envisagés selon les gestes volés aux «précédents» ; je n'échappe pas à la transmission. Je suis un spectateur expérimenté. *Starship Troopers* n'est pas un film destiné aux spectateurs expérimentés. Il a été élaboré juste pour faire un maximum d'entrées auprès de jeunes Américains pendant un week-end de vacances, des puceaux accros aux jeux vidéo qui entrent dans une salle comme ils se mettent aux manettes d'un Doom Like, avec pour seul objectif de voir bousiller tout ce qui apparaît dans leur champ visuel. *Starship Troopers* a fait un carton le premier week-end de sa sortie, puis les entrées ont chuté. Qu'importe, un week-end a suffi pour rentabiliser le film. Et je ne peux pas m'empêcher de trouver ça presque émouvant, cette idée qu'un film puisse exister uniquement pour ramasser de l'argent en deux jours aux Etats-Unis. Voir aujourd'hui le film, sur un écran à Paris, est un malentendu. Une indiscretion. Une malveillance. Et surtout, pourquoi le taire ? un profond bonheur. Je mens. Le bonheur n'a rien à voir là-dedans. La jouissance, si. (...)

Un flash d'information nous apprend que des araignées géantes menacent l'harmonie géopolitique de l'univers puis, dans une classe, un garçon et une fille s'échangent des messages *via* les écrans de leurs ordinateurs. Le visage du garçon se dessine à côté de celui de la fille, le garçon s'approche, la fille sourit, le garçon s'approche, la fille fait alors une bulle avec son chewing-gum,

la bulle éclate à la gueule du garçon. Le film n'a pas débuté depuis cinq minutes qu'il a déjà tout raconté. Les acteurs sont donc des jouets, présentés comme tels, et non comme des personnages. (...) Ils ne sont ni plus ni moins humains que les araignées géantes, plutôt même moins. Ainsi, lorsqu'à la fin du film, poursuivant le projet de tout dessaper, la bête informe est douée d'intelligence (...) est exhibée (...) un médium s'approche d'elle et déclare comme une victoire : "*Elle est effrayée*". Ce sentiment tremblant, la peur d'être vu, revient donc à une image de synthèse et non aux acteurs. Le seul petit reste d'humanité émerge d'une marionnette. Je peux donc sortir de la salle sans être honteux, car si j'ai bel et bien joui de la torture de corps à visage humain, cette ultime réplique vient me confirmer qu'il ne s'agissait là que d'une illusion d'optique. Les corps en question n'existaient pas. De la pure virtualité. Les ados américains ne se trompent jamais : ce film est bien à prendre comme un jeu vidéo, point. Que moi, je le considère plutôt comme un cédérom pornographique n'est qu'une joyeuse perversion de ma part.

Christophe Honoré  
*Les Cahiers du Cinéma, n°523*

## ENTRETIEN AVEC PAUL VERHOEVEN

*Qu'est-ce qui vous excitait dans le projet de Starship Troopers ?*

Paul Verboeven - Quand le produc-



teur et le scénariste de **Robocop**, Jon Davison et Ed Neumeier, m'ont parlé de leur envie d'adapter le comic-book de Robert A. Heinlein, le challenge m'a tout de suite excité. Ne serait-ce que parce que j'adore la science-fiction. Elle vous permet de rêver à d'autres formes de vie...

**Starship Troopers** relève à 50% de la prouesse technique...

Paul Verboeven - Même à 70%! Le film a été extrêmement complexe à réaliser.

J'avais une équipe de génie. Mais même Phil Tippett, à qui on doit les effets spéciaux de **Star Wars** et de **Jurassic Park**, pensait, avant de les réaliser, que certains truca-ges seraient impossibles à faire. La fabrication de **Starship...** est du ressort des mathématiques ! Quand on tourne, c'est évidemment sans les insectes. Il faut donc calculer chaque angle pour prévoir la place de ces milliers d'insectes géants qui auront chacun des comportements différents qui devront s'accorder à ceux des acteurs, ou aux courbes du terrain. Il faut faire attention aux ombres, à la perspective.. C'est hallucinant !

*Quelle a été la scène la plus difficile ?*

Paul Verboeven - L'attaque de la forteresse a été très fastidieuse à tourner. Le plus dur, c'est de garder sa concentration à 100 % en éveil. Parce que, lorsque vous regardez dans le viseur et que vous ne voyez que des soldats qui courent et hurlent dans le vide,

ça peut vous paraître totalement idiot. Il y a eu quasiment douze semaines de tournage virtuel où il fallait imaginer les trois-quarts du film. Si l'étape la plus créatrice a été le story-board, le plus difficile après, c'était de garder sa motivation et d'encourager les acteurs pour qu'ils ne dépriment pas. Jouer sans aucun répondant, à la fin, c'est ennuyeux.

*Est-ce la raison pour laquelle les acteurs ont un jeu si "robotique" ?*  
Paul Verhoeven - Ce ne sont pas de mauvais acteurs. Contrairement à ce que j'ai entendu, c'est moi qui leur ai fait jouer des stéréotypes. Relisez les comic-books ! Quand Casper Van Dien est entré dans le bureau pour l'audition, c'était évident qu'il était parfait pour le rôle de Johnny Rico. En plus de son physique, il possède l'enthousiasme de la jeunesse, et, ce qui ne gâche rien pour le rôle, un vrai background militaire : son père est dans l'armée.

*Vous vous dites antimilitariste. Pourtant, votre vision de l'armée à l'écran est plus qu'ambiguë. Elle n'est pas sans évoquer les images du fascisme...*

Paul Verboeven - Je me méfie de l'utopie de toutes les armées. Et des "bons Américains." Je hais les choses tranchées. On ne voit le mal que chez l'ennemi. C'est vrai que je me suis inspiré des films de Leni Riefenstahl, mais l'image "nazie" du film est évidemment ironique. Je sais que des gens détestent le film en partie à cause de ça. (...)

## FILMOGRAPHIE

Longs métrages :	
<b>Business is Business</b>	1972
<b>Wat zien Ik</b>	1974
Qu'est-ce que je vois ?	
<b>Turkish delight</b>	
<b>Keetje Tippel</b>	1976
<b>Soldier of Orange</b>	
1978	
<b>Spetters</b>	
1980	
<b>De vierde Man</b>	1982
Quatrième homme	
<b>Flesh and blood</b>	
1985	
La chair et le sang	
<b>Robocop</b>	
1987	
<b>Total Recall</b>	1990
<b>Basic instinct</b>	1992
<b>Show-Girls</b>	
1995	
<b>Starship Troopers</b>	1997
<b>Hollow man</b>	2000

## Documents disponibles au France

Revue de presse importante  
Positif n°444  
Cahiers du cinéma n°525